

# Communications

Paweł Rodak

**« Moi » et « nous ». Une tentative de lecture  
du « Mémoire de l'insurrection de Varsovie »  
dans le contexte de la génération de la guerre**

Je voudrais commencer par les dates les plus évidentes : 1922 et 1970. La première est évidemment la date de naissance de Miron Białoszewski, la seconde celle de la première publication de *Pamiętnik z powstania warszawskiego* [*Mémoire de l'insurrection de Varsovie*]. Dans mon intervention, je voudrais poser la question suivante : Est-il important que la première et la deuxième date nous renvoient toutes deux au contexte de la génération de la guerre, un contexte dans lequel Białoszewski est assez rarement placé.

La génération de la guerre en Pologne est généralement comprise comme la génération littéraire ou, plus largement, la génération culturelle des écrivains, artistes, penseurs et activistes sociaux nés entre 1918 et 1924. Les deux années de naissance 1921 et 1922 constituent pour ainsi dire le noyau de cette génération. Les personnes nées en 1921 comprennent par exemple : Krzysztof Kamil Baczyński, Wacław Bojarski, Ewa Grochowska, Wanda Leopold, Stanisław Marczak-Oborski, Tadeusz Różewicz, Zdzisław Stroiński, Witold Zalewski. Les personnes nées en 1922 comprennent par exemple : Tadeusz Borowski, Tadeusz Gajcy, Władysław Bartoszewski, Karol Lipiński, Andrzej Trzebiński et justement Miron Białoszewski.

Il se trouve que le temps de publication de *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* est aussi celui de la publication d'autres ouvrages importants de la génération de la guerre. La même année, 1970, paraît en deux volumes l'édition augmentée de *Utwory zebrane* [*Œuvres complètes*] de Krzysztof Kamil Baczyński et le volume *Aby podnieść różę... Szkice literackie i dramat* [*Pour élever la rose... Essais littéraires et drame*] d'Andrzej Trzebiński, un an plus tard *Próby świadectwa* [*Tentatives de témoignage*] de Jan Strzelecki, deux ans plus tard la sélection

de poèmes de Tadeusz Borowski et la première édition de *Pamiętnik* [Journal] d'Andrzej Trzebiński.

Tout cela peut-il avoir un sens à la lecture de *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, 50 ans après leur première publication ? A mon avis, elle peut avoir une telle signification, que je vais essayer d'indiquer brièvement en trois points.

### 1. La guerre en tant qu'expérience générationnelle

L'expérience de la guerre et l'expérience de l'insurrection de Varsovie («le passage», comme l'écrit Białoszewski lui-même) fondent toute l'œuvre de Białoszewski, car elles fondent son imaginaire et le langage qui lui correspond. Tant immédiatement après la publication de *Mémoire* que plus tard, l'attention a déjà été attirée sur ce point. Dans sa longue critique publiée dans « *Twórczość* » en 1970, Helena Zaworska a souligné que *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* :

Il nous introduit de manière inattendue dans les secrets les plus compliqués de la poésie de cet auteur, montrant avec une clarté exceptionnelle la genèse de son imagination poétique, la source des motifs récurrents, des obsessions et des images. Après avoir lu le *Mémoire*, on lit la poésie de Białoszewski d'une manière complètement nouvelle, les images qui étaient considérées comme des fantaisies poétiques, des enregistrements d'un rêve, des métaphores arbitraires - se révèlent soudainement être des preuves d'une réalité vécue par l'auteur de la manière la plus réelle.<sup>1</sup>

Andrzej Mencwel a aussi attiré l'attention sur une relation similaire entre l'expérience de la guerre, et surtout l'expérience de l'insurrection, et l'œuvre de Białoszewski, soulignant en même temps que dans le processus d'écriture de *Mémoire*, Białoszewski a rendu compte non seulement qu'il s'agissait de « l'expérience fondamentale » de sa vie, mais « il a également rendu compte de l'incompatibilité de la littérature

<sup>1</sup> „wprowadza nas nieoczekiwanie w najbardziej skomplikowane tajniki poezji tego autora, ukazując z wyjątkową wprost wyrazistością genezę jego wyobraźni poetyckiej, źródło powracających wciąż motywów, obsesji, obrazów. Po lekturze *Pamiętnika* czyta się poezję Białoszewskiego w zupełnie nowy sposób, obrazy niegdyś uważane za poetyckie fantazje, zapisy snu, za dowolne metafory – okazują się nagle świadectwem jak najbardziej realnej, doświadczonej przez autora rzeczywistości” (H. Zaworska, *Dom*, „*Twórczość*” 1970/10, p. 98; cité d'après: P. Sobolczyk, *Dyskursywizowanie Białoszewskiego*, vol.1, Gdańsk 2014, p. 210).

romantique <<religieuse et patriotique>> avec cette expérience ». Se référant à la formule du « sprawdzzone sobą » [à l'épreuve de soi-même], Mencwel souligne que «cette œuvre n'est pas un quelconque écart prose ou documentaire du poète par rapport au courant principal de son œuvre <<artistique>>, mais elle est le couronnement et l'accomplissement de cette œuvre : elle y tend au préalable, puis en découle»<sup>2</sup>.

« Sprawdzzone sobą » [«A l'épreuve de soi-même»] – c'est la formule la plus courte de toute l'œuvre de Białoszewski, qui convient aussi exceptionnellement bien au Mémoire. Je crois cependant que cette formule peut être étendue à l'ensemble de la génération de la guerre. Il s'agit d'une génération pour laquelle l'expérience de la guerre, la guerre «A l'épreuve de soi-même», est une source constante et la plus importante de leur créativité et de leur activité, qu'il s'agisse des écrivains qui ont perdu la vie pendant la guerre (K.K. Baczyński, T. Gajcy, A. Trzebiński) ou de ceux qui ont survécu (T. Borowski, T. Różewicz, M. Białoszewski), mais aussi des membres de la génération de la guerre qui n'étaient pas écrivains (J. Strzelecki, Wł. Bartoszewski). Je pense que l'on peut même dire que la génération de la guerre est la première génération de la littérature polonaise où l'on a affaire à un modèle de créativité constamment autobiographique, c'est-à-dire à une écriture qui se fonde entièrement sur l'expérience autobiographique.

Deux composantes de cette expérience sont clairement présentes dans le *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*. Le premier est la vie quotidienne en temps de guerre, avec des éléments qui reviennent dans les biographies des membres de cette génération : l'université clandestine, les réunions illégales, des spectacles de théâtre clandestin et des soirées d'auteurs, la lecture de la presse clandestine, etc.:

Dans cette maison de la vente de chaises aux enchères, ou peut-être celle d'en face, un tout cas dans l'impasse partant de la rue du Fer, et en 43 sans doute, nous avons organisé, comme on disait, une <<soirée>>. Swen, Halina, Irena, Staszek et moi bien sûr. Une soirée patriotico-littéraire, avec des bouts de mises en scène, Swen présentait, jouait le rôle de Nick, et moi, suivant le canevas, avec à peu près les droits d'un figurant, je jouais le roi. Timide, je restais

<sup>2</sup> A. Mencwel, *Przedwiośnie czy potop. Studium postaw polskich w XX wieku*, Warszawa 1997, p. 240-241.

de bois, parlant avec raideur. Mon camarade de l'Université clandestine, Wojtek, lui aussi, disparu pendant l'insurrection dans le quartier de Żoliborz, disait que cela lui avait beaucoup plu. Je lui ai expliqué pourquoi c'était sorti comme ça.

– Pas grave, mais c'était très beau.

Nous jouions, je me souviens, un fragment des *Noces* de Wyspiański ; Swen jouait Stanczyk, enveloppé dans un drapeau national qu'il avait apporté dans une sacoche, ou enroulé dans un paquet, sans réfléchir au danger.<sup>3</sup>

La deuxième composante de l'expérience de la génération de la guerre est l'expérience particulière de la «fin du monde», vécue comme la désintégration des catégories humaines et des cadres de vie fondamentaux : spatiaux, temporels, corporels, sociaux. Cette expérience peut être évoquée par des mots isolés, tels que «l'horreur» [groza] ou «l'inquiétude» [niepokój], qui apparaissent dans le *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* :

Le dimanche ne faisait que commencer. L'horreur inconnue ne faisait que commencer. (p. 26)<sup>4</sup>

Et vite, il est apparu que nous n'étions pas les seuls à tourner. Il y avait de l'inquiétude. Un sentiment de fin. (p. 149)<sup>5</sup>

Cette expérience est également évoquée par des images, surtout par des images de la désintégration de l'espace dans ses dimensions successives : ville, quartier, immeuble, maison/appartement. On trouve des images très similaires, par exemple, dans la poésie de Tadeusz Gajcy:

<sup>3</sup> Miron Białoszewski, *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, traduit du polonais par Eric Veaux, Calmann-Lévy, Paris 2002, p. 20-21 (toutes les citations françaises de cette édition). „W tym domu od licytacji z krzesłami czy może w tym naprzeciwko, ale w każdym razie w tej ślepej kiszce Żelaznej, w 43 roku chyba zrobiliśmy jeden z tak zwanych wieczorków. Swen, Halina, Irena, Staszek, no i ja. U kogoś, kto tam mieszkał. Taki wieczorek patriotyczno-literacki, z teatralnościami, Swen przedstawiał, grał wtedy Nicka, a ja według jego pomysłu na prawach prawie statysty grałem króla. Z tej nieśmiałości, drewnowatości siedziałem cały czas sztywno i tak samo mówiłem. Mój kolega z tajnego uniwersytetu, Wojtek, który też zginął w powstaniu, na Żoliborzu, powiedział, że mu się to bardzo podoba. Powiedziałem, dlaczego tak wypadłem.

— To nic, ale to było bardzo ładne.

Graliśmy tam, pamiętam, kawałek *Wesela* Wyspiańskiego, Swen grał Stańczyka, we fladze narodowej, którą beztrudno sobie przeniósł w teczce czy w zawiniątku” (Miron Białoszewski, *Pamiętnik z powstania warszawskiego*, ed. Adam Poprawa, PIW, Warszawa 2014, p. 15-16 (toutes les citations polonaises de cette édition).

<sup>4</sup> „Ale niedziela zaczęła się dopiero. Szła groza, jakiej dotąd nie było.” (p. 20)

<sup>5</sup> „I zaraz okazało się, że krążymy nie my jedni. Że niepokój. Że koniec.” (p. 126)

Un nouvel ordre s'était installé.

Des monticules. Des tranchées. Des murs-barricades. Des ruines-barricades. Plutôt des choses en travers. À perte de vue. (p. 114)<sup>6</sup>

## 2. La Communauté

Dans le *Mémoire*, l'insurrection de Varsovie est décrite comme une expérience communautaire, mais évidemment pas comme une communauté imaginée ou mythologisée, unie par le pouvoir du mythe (national, romantique, religieux, quel que soit le nom qu'on lui donne). D'une part, il s'agit d'une communauté que l'on peut qualifier de situationnelle ou contextuelle (être à Varsovie pendant le soulèvement condamne à être ensemble) :

Celinka avait justement sa chambre rue du Houblon. L'hébergement de personnes mélangées, perdues, séparées des leurs avait déjà commencé. La vie entassée. (p. 40)<sup>7</sup>

D'autre part, il s'agit d'une communauté très pratique, on pourrait dire une communauté de tâches, liée à la nécessité d'agir ensemble pour résoudre les besoins les plus élémentaires (par exemple, ceux liés à la recherche d'un abri et à la faim), mais aussi des besoins directement liés à la situation de la ville en lutte. Ce n'est pas un hasard si le *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* contiennent de nombreuses descriptions de ces communautés situationnelles, liées à des tâches, comme creuser des tranchées, construire des barricades ou transporter des blessés :

Nous sommes sorties après le bombardement. On appelait à la barricade suivante, juste à l'entrée de la rue du Fer. Les hommes. J'y ai couru. On a distribué des pics et des masses. Pour les pavés et les dalles. Une partie des fossés avaient d'ailleurs été déjà creusés. (p. 16)<sup>8</sup>

Des combattants firent irruption dans la nuit.

- Quelqu'un pour creuser des tranchées ?

<sup>6</sup> „Zapanowały inne układy. Góry. Rowy. Barykado-ściany. Gruzo-barykady. Coś raczej w poprzek. I na głęboko.” (p. 98)

<sup>7</sup> „Celinka miała swój pokój, Chmielna 10. Już tam zaczęło się pomieszkiwanie wielu osób, zaplątanych, oddzielonych od siebie. Wspólnota mieszkaniowa na kupie.” (p. 31)

<sup>8</sup> „Po bombardowaniu wyszliśmy. Wołano do następnej barykady przed samą Żelazną. Mężczyzn. Poleciałem. Rozdali kilofy i łomy. Do bruku i płyt. Zresztą już część rowów była wykopana.” (p. 12)

Quelques-uns se levèrent. Dont moi. (p. 114)<sup>9</sup>

On a déjà beaucoup écrit sur le caractère civil du récit de l'expérience insurrectionnelle de Białoszewski, et c'est sans doute vrai. Cependant, dans le contexte des fragments cités à l'instant, je me risquerais à une thèse selon laquelle, dans l'œuvre de Białoszewski, le civil et l'insurgé, c'est-à-dire les combattants, sont constamment rapprochés, ce qui est compréhensible lorsqu'il s'agit d'une bataille dans l'espace d'une ville habitée par des civils. Białoszewski nous amène à nous demander si la distinction apparemment évidente entre insurgés et civils a un sens dans le contexte d'une expérience aussi totale que le soulèvement de Varsovie. En tout cas, il montre que la netteté de cette distinction doit être modérée :

Encore une chose. Le mélange de civils et de combattants dans la Ville-Centre était remarquable. Beaucoup portaient des brassards pour la frime. Des sortes de moitié-combattants. Des états intermédiaires. Avec des inclinations aux petits trafics. Enfin de tout. (p. 196)<sup>10</sup>

Tout de même, nous devons tous avoir un drôle d'air. Les civils. Comme les combattants. Pas si différentes que ça les uns des autres. Tous ceux qui s'extrayaient de Varsovie à ce moment-là se ressemblaient sans être pareils à qui que ce soit d'autre. (p. 265)<sup>11</sup>

### 3. «Je» et «Nous». Bavardage

Tout cela se reflète, bien sûr, dans le langage de Białoszewski. A mon avis, ce qui mérite une attention particulière dans cette langue est la combinaison particulière des deux pronoms personnels «je» et «nous», et avec eux la combinaison de la première personne du singulier et de la troisième personne du pluriel. Le caractère unique de *Mémoire de l'insurrection*

<sup>9</sup> „W nocy wpadli powstańcy.  
— Kto pójdzie kopać okopy?  
Wstało iluś. Ja też.” (p. 97)

<sup>10</sup> „Jeszcze jedno. W Śródmieściu było wybitne pomieszanie się cywilów z powstańcami. Dużo było opaskowców z pozoru. Różni półpowstańcy. Stany pośrednie. Skłonność do geszeftów. W ogóle różności.” (p. 166)

<sup>11</sup> „Swoją drogą, musieliśmy wtedy wyglądać dziwnie. I cywile. I powstańcy. Nie byli znowu wcale do siebie tacy niepodobni. Wszyscy ludzie, co wyłazili wtedy z Warszawy, byli do siebie podobni i zupełnie niepodobni do innych.” (p. 223)

de Varsovie réside, entre autres, dans le fait qu'en le lisant, nous n'avons aucun doute sur le fait que nous avons affaire à un témoignage très individuel, singulier et personnel de cette expérience et, en même temps, un témoignage imprégné de bout en bout de ce qui est commun.

Je reviens ici directement au contexte de la génération de la guerre en juxtaposant deux citations tirées de deux livres publiés presque en même temps : *Pamiętnik z powstania warszawskiego* [*Mémoire de l'insurrection de Varsovie*] et *Próby świadectwa* [*Tentatives de témoignage*] de Jan Strzelecki (auparavant, Andrzej Mencwel a proposé de lire *Pamiętnik z powstania warszawskiego* dans le contexte de *Próby świadectwa* dans le texte que j'ai mentionné ci-dessus).

Białoszewski : Tout à coup, des bombardiers. Qui pilonnent les toits, déversent des bombes. Déjà repartis. Et déjà de retour. Plus loin. Plus près. Qui s'engouffrent dans la rue du Baroque. Comme nous. Foncent en aveugles. Comme nous. Nous, c'est moi. Et un autre. Comme moi. Nous. À deux. Ici. Seuls. Sans crier gare. Parce que. Ca y est ! On se jette. (p. 84-85)<sup>12</sup>

Strzelecki : La forme de notre existence était celle d'un ensemble, lié par un lien que le terme de fraternité décrit le mieux. Cette existence vécue dans un danger constant, dans la conscience que nous marchons ensemble sur le bord de la vie, que chaque rencontre augmente le risque d'une séparation définitive, a ouvert devant nous le contenu du mot «communauté». Ce contenu nous a été donné en tant qu'expérience de base, façonnant la manière dont nous faisons l'expérience du monde. Dans cette expérience, «moi», il était imprégné de nous, c'était comme si nous faisions partie d'un cercle formé par nous tous.<sup>13</sup>

Le « nous » de Białoszewski a été signalé par Maria Janion dans son célèbre texte *Wojna i forma* [*Guerre et forme*], publié d'abord dans le volume *Literatura wobec wojny i okupacji* de 1976, édité par Michał Głowiński et Janusz Sławiński, puis dans son livre *Płacz generała. Eseje o wojnie* [*Le cri du général. Essais sur la guerre*] :

<sup>12</sup> „Raptem — bombowce. I już kucają na dachy, sypią bomby. Już ich nie ma. Już są. Dalsze. Bliższe. Już wlatują w Barokową. My też. One na oślep. My też. My to ja. Z drugim. Jak ja. My. We dwóch. Tu. Tylko. Ni stąd, ni siąd. Bo już. Są! Wpadliśmy.” (p. 71)

<sup>13</sup> „Postacią naszego istnienia był zespół, powiązany więzią, którą najlepiej określa pojęcie braterstwa. To istnienie przeżywane w stałym zagrożeniu, ze świadomością, że idziemy razem po krawędzi życia, że każde spotkanie zwiększa szansę ostatecznego rozstania, otwierało przez nami treść słowa <<wspólnota>>. Ta treść była nam dana jako nasze podstawowe doświadczenie, kształtujące sposób doświadczania świata. W doświadczeniu tym j a było przeniknięte n a m i, było jakby częścią kręgu tworzonego przez nas wszystkich.” (J. Strzelecki, *Próby świadectwa*, in.: *Ślady tożsamości*, Warszawa 1989, p. 147).



N o u s, - quel que soit son statut civil ou militaire. Nous – les habitants de la Cité assassinée, qui nous a tous réunis en un tout fermé une fois pour toutes. Un tout et une unité que rien ne peut déchirer.<sup>14</sup>

Je pense que la tension présente dans le *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* entre l'individu et la communauté, le privé et le social, la pénétration mutuelle et la complémentation du «je» et du «nous», mérite d'être soulignée encore davantage. Même le fait que de grandes parties de *Mémoire* soient écrites au pluriel («nous» accompagnant constamment «je») appelle une interprétation plus large. De même, la manière dont l'œuvre de Białoszewski a été créée nous renvoie directement à une expérience qui dépasse l'individu. Comme on le sait, l'auteur de *Pamiętnik z powstania warszawskiego* (*Mémoire de l'insurrection de Varsovie*) a d'abord parlé de l'insurrection pendant de nombreuses années, a «bavardé» son texte avant de se décider à l'écrire; c'est dans ce bavardage qu'il est né. Le «bavardage», c'est-à-dire la parole orale, par opposition à l'écriture, qui sépare, a un caractère clairement communautaire, interpersonnel. Bavardage dans le soulèvement et bavardage du soulèvement, les deux bavardages ici sont inséparables:

- Brouououou...

Des parlotes, et en avant !... et sans doute la prière du matin devant l'autel ou plutôt depuis l'autel, ou destinée à l'autel. La prière du matin, c'est-à-dire la première. Après celle-là, il en viendrait d'autres. Et des cantiques. La première semaine, moins que plus tard. Ou les prières se sont multipliées. De plus en plus denses. Jusqu'à ce que dans toute Varsovie, toutes les caves, on se mette à prier à voix haute, en chœur, chantant partout, tout le monde et tout le temps. (p. 38)<sup>15</sup>

Sur quoi je n'ai pu écrire de vingt ans. Malgré une si grande envie. Alors que je racontais. L'insurrection. À tant de gens. Différents. Tant et tant de fois. Pensant toujours que j'avais à la décrire, je dis bien *décrire*. Sans savoir que c'est vingt ans de parler – puisque cela fait vingt ans – et cet événement a été le plus grand

<sup>14</sup> M. Janion, *Plac generała. Eseje o wojnie*, Warszawa 1998, p. 107-108.

<sup>15</sup> „— Ru-ru-ru — gadanie, ale jakie!... I chyba poranna modlitwa przy ołtarzu, a raczej od ołtarza, czyli do ołtarza. Poranna, czyli pierwsza. Bo poza tym to modlitw było dużo. I śpiewów. Nawet w pierwszym tygodniu to nie tak dużo, jak się okazało. Bo potem zaczęły się częstsze. I gęstniały. Aż doszło do tego, że w całej Warszawie we wszystkich piwnicach modlili się na głos chórami i śpiewami wszędzie, bez przerwy i wszyscy.” (p. 30)

dans ma vie, et il forme un tout – que justement ce parler et cette manière seraient les seuls pour décrire l'insurrection. (p. 51)<sup>16</sup>

Si donc, dans le *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, il s'agit bien du dévoilement de l'essence des choses dans l'expérience, du dévoilement de la vérité sur le monde humain, dont la condition est déterminée par la tension entre la désintégration, et la persistance, alors ce dévoilement est possible tant par le caractère privé, personnel, de cette expérience, qui permet de trouver un langage loin d'images stéréotypées, de clichés et de schémas, que par sa dimension communautaire, qui donne un sens intersubjectif à une relation individuelle. Je pense que le contexte de la génération de la guerre permet de mieux saisir ce sens, ce que j'ai essayé de montrer dans ma présentation.

---

<sup>16</sup> „Przez dwadzieścia lat nie mogłem o tym pisać. Chociaż tak chciałem. I gadałem. O powstaniu. Tylu ludziom. Różnym. Po ileś razy. I ciągle myślałem, że mam to powstanie opisać, ale jakoś przecież o p i s a ć. A nie wiedziałem przecież, że właśnie te gadania przez dwadzieścia lat — bo gadam o tym przez dwadzieścia lat — bo to jest największe przeżycie mojego życia, takie zamknięte — że właśnie te gadania, ten to sposób nadaje się jako jedyny do opisanie powstania.” (p. 42)